

Quartier lointain

De Dorian Rossel

Librement inspiré de l'œuvre de Jirô Taniguchi



DOSSIER D'INFORMATION

Vendredi 18 novembre 2011
20h30 Equinoxe
Durée 1h25

Collaboration artistique :
Delphine Lanza
Scénographie : Sylvie Kleiber
Dramaturgie : Carine Corajoud
Musique originale :
Patricia Bosshard, Anne Gillot
Lumière : Bastien Depierre
Costumes : Barbara Thonney
Vidéo : Jean-Luc Marchina
Assistante mise en scène :
Laure Bourgknecht
Adaptation : Cie STT (super trop top)

Avec :
Rodolphe Dekowski
Mathieu Delmonté
Xavier Fernandez-Cavada
Karim Kadjar
Delphine Lanza
Elodie Weber
Patricia Bosshard : Musique
Anne Gillot : Musique

Production déléguée :
Théâtre Vidy Lausanne
Coproduction : Comédie de Genève,
Compagnie STT

Note d'intention

Un temps en suspension.

Nous voulons raconter l'histoire d'un homme qui passe à côté de son existence sans s'en apercevoir. Un jour, pour une raison qui le dépasse, il se retrouve face à sa propre histoire. De façon non spectaculaire, dans la plongée de sa mémoire, il touche à l'émotion de son enfance. Nous désirons évoquer comment son passé le rattrape un jour, au détour de rien, au coin d'une rue. Comment, sous une impulsion incontrôlée, il est poussé à aller au-devant de lui-même. Il ne se passe rien, si ce n'est le récit d'une transformation et d'une réconciliation intérieure. Une lente dérive des sentiments et des événements ordinaires qui modifie imperceptiblement ce que nous sommes.

Les personnages de Taniguchi font régulièrement cette expérience de la brèche, de l'entre-deux. Au détour de micro-événements, la visite d'une exposition, un voyage en train ou un tour de manège, ils sont happés par leur propre vécu et pénètrent dans le temps dilaté du souvenir. S'ouvre alors à eux la possibilité d'un retour en arrière, à travers les liens d'interdépendance propres aux attaches familiales. Par une subtile mise en tension entre un cadre quotidien et la résurgence d'émotions enfouies, Taniguchi plonge le lecteur dans un monde de la tendresse, de la protection et de la confiance mutuelle. Qui ne vont pas sans leurs corollaires, l'abandon, la perte, la nostalgie, la mort. Un univers de pleins et de vides, d'intimité et de prise de conscience.

Selon l'écrivain japonais Yoshihawa, les récits de Taniguchi se caractérisent par une notion quasi désuète aujourd'hui : la gentillesse. Loin de tout scepticisme, être gentil, pour lui, n'est pas péjoratif, c'est au contraire oser se montrer bienveillant. Envers les autres, envers la nature, envers soi-même. Il y a de la provocation dans ce regard altruiste, situé dans les marges du système productiviste. Un espace ouvert à la rêverie et à la contemplation.

Nous ne reproduisons pas fidèlement le langage de Taniguchi, mais voulons capter l'esprit de son œuvre, la qualité de son geste. La transposition à partir d'un récit non théâtral oblige à questionner la spécificité de chaque art. Passer d'une bande dessinée à la scène implique de réfléchir au rapport entre le texte et l'image dans le 9e art, et donc entre le texte et les autres modes d'expression scéniques. Pour adapter cette bande dessinée, nous n'optons donc pas pour un traitement réaliste, mais affirmons la théâtralité. L'illusion de la fiction est déjouée : c'est bien un groupe d'acteurs qui s'empare de cette histoire, en endossant des rôles multiples, et qui entraîne le spectateur dans l'univers délicat de Taniguchi.

Carine Corajoud, dramaturge de la Compagnie STT

Quartier lointain

Je suis fasciné par le talent de Taniguchi : comment réussit-il, avec une sobriété et une délicatesse infinie, à faire surgir une émotion aussi forte ? Cela renvoie à la question du spectateur, centrale dans ma démarche : comment naissent les sensations, comment entrent-elles en relation avec les pensées, comment créer un terrain pour activer l'imaginaire et qu'il génère des émotions complexes et contradictoires.

Et j'aime le trouble que provoque cette histoire par sa construction temporelle, en constant va-et-vient entre passé et présent, une construction très cinématographique qui fait appel au montage. «Quartier lointain» est un objet étranger au théâtre, une matière unique à explorer, un matériau qui questionne mon métier et me pousse à trouver des solutions scéniques que je n'ai encore jamais éprouvées.

Pas de réponse toute faite, il faut inventer un langage pertinent pour transposer le dessin, la fable et ses ellipses, ses silences, ses non-dits; un langage qui produit des images. Avec l'idée que chaque matière textuelle exige une forme unique.

Dorian Rossel

Parcours

Dorian Rossel metteur en scène

Franco-Suisse, né à Zurich en 1975 et formé à l'école Serge Martin de Genève, Dorian Rossel est actif au théâtre et au cinéma, d'abord comme comédien, depuis une douzaine d'années. Au sein du «Collectif Demain on change de nom» dont il est l'un des 4 membres fondateurs. Ensemble, ils créent et interprètent des oeuvres contextuelles à chaque lieu et/ou à chaque ville.

Depuis 2004, il signe ses projets personnels avec la Cie STT (Super Trop Top). Performances, installations vidéo, et surtout la création de 10 spectacles de théâtre. D'abord une trilogie «Les jours heureux», «Gloire & beauté» et «Libération sexuelle» (2004-2008), mais aussi «Panoramique intime» et «Je me mets au milieu mais laissez-moi dormir».

De 2008 à 2011, artiste associé à la Comédie de Genève où il crée «Quartier lointain» d'après une bande dessinée japonaise et «Soupçons» d'après une série documentaire. Il est désormais «résident du bord de l'eau» au théâtre Vidy-Lausanne où il adapte pour la scène «L'usage du monde», le récit de voyage de Nicolas Bouvier.

En 2010, il crée également pour le jeune public «La tempête» de Shakespeare au théâtre Am Stram Gram, Genève.

Carine Corajoud dramaturge

Après sa formation de comédienne à l'école Serge Martin de Genève, elle obtient une licence de lettres à l'Université de Lausanne. Elle collabore ensuite comme chercheuse au Centre de recherches sur les lettres romandes (UNIL), spécialisée en histoire des intellectuels. Elle a été collaboratrice littéraire à la Comédie de Genève. Elle est doctorante en histoire culturelle (Unil). Elle est la dramaturge (et co-adaptatrice) de toutes les créations de Dorian Rossel depuis la fondation de la Cie STT.

Rodolphe Dekowski comédien

Né le 30 septembre 1979 à Caen (Calvados). Depuis sa sortie de l'Académie théâtrale Pierre Debauche (1999) à Agen, il joue régulièrement en Normandie et ailleurs avec notamment Olivier Lopez, Laurent Frattale, Guy Delamotte, Pierre Debauche, Valéry Dekowski, Jean-Pierre Dupuy et la Compagnie Dodeka. Il rejoint la Cie STT en 2009, et participe ainsi aux créations de «Quartier lointain», «Soupçons» et «L'usage du monde».

Mathieu Delmonté comédien

Né le 16 décembre 1962, après sa formation au conservatoire de Lausanne en 1987, Mathieu Delmonté travaille comme comédien en France, en Belgique, en Suisse, à Paris (Théâtre national de la Colline, Théâtre de Chaillot, Théâtre de l'Athénée, Théâtre des Amandiers à Nanterre, au Quartier d'Ivry), principalement avec Benno Besson «Un palabre», «Mille francs de récompense», «Le roi cerf», «Le cercle de craie caucasien» et Jean-Louis Hourdin «Coups de foudre», «Farces », «Le monde d'Albert Cohen». Mais aussi Jean-Louis Martinelli, Dominique Pitoiset, Yves Beaunesne, Dan Jemmett «Femmes gare aux femmes», Hervé Loichemol, Philippe Mentha, Jean Liermier «Le médecin malgré lui», Anne Bisang, Michel Kullmann, Claude Stratz, Denis Maillefer, ... Il rejoint la Cie STT en 2009, et participe ainsi aux créations de «Quartier lointain», «La tempête» et «Soupçons».

Xavier Fernandez-Cavada comédien

Diplômé du conservatoire de Lausanne (1988), son parcours a été jalonné de nombreuses et heureuses rencontres avec notamment André Steiger, Vassily Skorik, Lluís Pasqual (dont il a été l'assistant). Il lui arrive également d'enseigner le théâtre ou de faire de la mise en scène «En attendant Godot», «Les précieuses ridicules», «Grand Peur et misère du troisième Reich». Il est dans la plupart des travaux de Dorian Rossel depuis la création de la Cie STT.

Karim Kadjar comédien

Né à Téhéran en 1972, il mène sa carrière artistique essentiellement en France. Formé par Zakariya Gouram (Cie Rideau), il poursuit sa recherche autour du jeu d'acteur sous la direction d'Ariane Mnouchkine au Théâtre du Soleil. En 1998, il fonde, avec le metteur en scène Christophe Ramirez, le Théâtre de l'Herbe Tendre et crée plusieurs spectacles (Durif, Topor,...). Ensuite, il joue pour Philippe Goyard, Florence Lavaud, Delphine Bailleul, Betty Heurtebise,... Il rejoint la Cie STT en 2007 et accompagne, comme comédien ou consultant, toutes ses créations.

Delphine Lanza collaboration artistique et comédienne

Née à Annecy en 1972, elle joue autant au théâtre qu'au cinéma. Au théâtre avec Matthias Langhoff, Patrice Kerbrat, Rezo Gabriaze, Andrea Novicov, Christian Geffroy-Schlittler... Au cinéma avec Claude Goretta, Michel Deville, Pierre Maillard, Jacob Berger... Elle a reçu le prix d'interprétation féminine du cinéma Suisse pour son rôle dans «Attention aux chiens» (1999) de François-Christophe Marzal. Elle est co-fondatrice de la Cie STT et y tient une part active dans tous ses travaux.

Elodie Weber comédienne

Diplômée du Conservatoire de Genève en 2002, elle travaille depuis au théâtre comme au cinéma. Elle a travaillé plusieurs fois avec Anne Bisang, Valentin Rossier, Eric Salama, ou Camille Giacobino mais aussi Bernard Meister ou Michel Deutsch. Au cinéma, elle tourne avec Pierre Maillard dans «Potlatch» et avec Lionel Baier dans «Un autre homme». Elle joue dans la plupart des travaux de la Cie STT depuis 2007.

Patricia Bosshard musique

Violoniste et Altiste, elle est bien connue des scènes romandes comme interprète et improvisatrice. Elle joue durant 5 ans en trio avec Thierry Romanens et collabore entre autres avec Pierre Audétat, Nicolas Wintsch. Dès 1991, elle compose pour le théâtre pour la Compagnie A.-C. Moser, Valérie Poirier, Jacques Probst, l'Helvetic Shakespeare Company, Andrea Novicov et Claude Thébert. Avec la Cie STT depuis 2007, elle est l'une des compositrices-interprètes de nombreux spectacle dont «Quartier lointain» et «Soupçons».

Anne Gillot musique

Flûtiste et clarinetteste, elle est née à Lausanne en 1972. Elle accomplit ses études au Conservatoire de Lausanne et au Conservatoire de Bienne. Elle complète sa formation en se spécialisant dans la musique contemporaine au Conservatoire Sweelinck (Amsterdam). En 1998, elle co-fonde le Boulouris5, groupe de musique actuelle au répertoire orienté vers la musique latine (trois enregistrements, spectacles musicaux et tournées européennes) et fait également partie du duo 1+1 avec le saxophoniste Laurent Estoppey. Parallèlement à son activité musicale, Anne Gillot travaille pour la Radio Suisse Romande Espace 2, en tant qu'animatrice et spécialiste de musique contemporaine. Avec la Cie STT, elle est l'une des compositrices- interprètes de «Quartier lointain» et de «L'usage du monde».

Revue de presse

«Le jeune metteur en scène et son équipe réussissent un nouveau pari : transposer au théâtre *Quartier lointain*, magnifique bande dessinée de Jirô Taniguchi qui raconte comment un adulte retrouve ses traits et sa vie d'adolescent afin de comprendre pourquoi, à cette époque, son père est parti subitement. (...) Car Dorian Rossel a une conviction qu'il vérifie au fil de ses créations : 'Le spectacle doit générer une évidence de plaisir et de partage. L'humour en est souvent la porte d'entrée. *Quartier lointain* enchaîne ainsi trouvailles ludiques et vrais choix esthétiques.»

Le Temps, Marie-Pierre Genecand

«Sur un plateau dénudé, Dorian Rossel suggère de manière ludique et poétique l'univers réaliste et fantastique imaginé par le dessinateur japonais Jirô Taniguchi. (...) Une belle épure initiatique de la vie portée par l'intensité du jeu des comédiens.

24 Heures, Corinne Jaquiéry

«Par petites touches, s'appuyant sur une scénographie qui excelle dans l'évocation en privilégiant un climat, Dorian Rossel parvient à faire vibrer toute une palette d'émotions. On sort de son *Quartier lointain* le cœur lesté d'une douce mélancolie.

La Tribune de Genève, Lionel Chiuch

«Le rythme et la légèreté de ce récit émouvant doivent beaucoup à la décision de le répartir sur tous les comédiens (...) qui font rebondir les rôles comme des bulles légères, sur une musique originale de Patricia Bosshard. Ils sont drôles, justes (...) et savent laisser agir le blanc des cases dessinées par Taniguchi.»

Le Courrier, Dominique Hartmann

La démarche artistique

par Dorian Rossel

A travers les créations de la Cie STT, je souhaite développer un théâtre accessible, ludique mais exigeant, singulier et contemporain.

A la différence du cinéma, de la littérature ou des arts plastiques, le théâtre s'ancre dans le présent. C'est là sa spécificité et sa pertinence. Notre projet cherche à incarner cette présence et s'articule autour de la question: « Quel est le théâtre d'aujourd'hui et de notre époque ? ». Et puisque nous voulons faire un théâtre qui nous relie aux autres, au monde et à son histoire, cela amène une autre question: « Que dire et comment ? ».

Je cherche un langage scénique, une transposition de la réalité à partir de questionnements tirés de notre expérience de l'espace social en essayant de ne jamais me fonder sur des présupposés théâtraux ou scéniques. Je souhaite affirmer le caractère empirique du théâtre pour créer des « oeuvres ouvertes », polysémiques, où le sens n'est pas arrêté une fois pour toutes et figé dans des balises uniformément intelligibles.

Une équipe de créateurs m'accompagne toujours dans l'approche de cette écriture et de la problématique globale. La dramaturge et les comédiens inventent, proposent, élaborent des « matériaux scéniques » qui ne seront dans la pièce qu'en fonction de leur degré de pertinence par rapport à l'objet choisi.

Le spectacle doit en premier lieu apparaître comme quelque chose d'accessible et générer une évidence de plaisir et de partage. C'est une invitation à la joie d'entrer dans un univers délicat et complexe. L'humour en est souvent la porte d'entrée. Un langage visuel et sonore se greffe au propos, pour créer une lecture aux multiples facettes comme à travers un kaléidoscope.

Je suis à la recherche d'un théâtre qui rassemble et donne l'envie de se questionner, de s'ouvrir aux autres, de se dépasser, d'apprendre, d'aimer, de retourner au théâtre, de sortir de ses préjugés et pensées trop figées, d'être plus sensible, d'explorer et de

croire en la diversité de l'être humain, et dans le fait qu'il y a toujours une raison de pleurer sur le monde et d'être heureux.

Je suis fasciné par le talent de Taniguchi : comment réussit-il, avec une sobriété et une délicatesse infinie, à faire surgir une émotion aussi forte ? Cela renvoie à la question du spectateur, centrale dans ma démarche : comment naissent les sensations, comment entrent-elles en relation avec les pensées, comment créer un terrain pour activer l'imaginaire et qu'il génère des émotions complexes et contradictoires. Et j'aime le trouble que provoque cette histoire par sa construction temporelle, en constant va-et-vient entre passé et présent, une construction très cinématographique qui fait appel au montage. *Quartier lointain* est un objet étranger au théâtre, une matière unique à explorer, un matériau qui questionne mon métier et me pousse à trouver des solutions scéniques que je n'ai encore jamais éprouvées. Pas de réponses toute faites, il faut inventer un langage pertinent pour transposer le dessin, la fable et ses ellipses, ses silences, ses non-dits ; un langage qui produit des images. Avec l'idée que chaque matière textuelle exige une forme unique.

Une BD au théâtre, pourquoi ?

par Carine Corajoud - dramaturge

Depuis 2005, la compagnie STT a monté plusieurs créations originales, non pas fondées sur des textes du répertoire théâtral, mais sur des scènes élaborées avec les acteurs en cours de répétition. Le point de départ était le rapport de l'individu au monde social dans le monde contemporain. Ensuite, un texte en prose, *Panoramique intime* de Stéphanie Katz, a été adapté à la scène, puis le scénario du film de Jean Eustache, *La Maman et la putain*, présenté sous le titre *Je me mets au milieu, mais laissez-moi dormir*. Après le roman et le cinéma, c'est le langage de la bande dessinée qui est abordé par Dorian Rossel. Pourquoi aller chercher dans les marges du théâtre ?

Ce décalage par rapport aux oeuvres théâtrales permet de se décentrer vis-à-vis de la matière textuelle, pour mieux focaliser son attention sur le langage scénique. La transposition à partir d'une autre forme d'expression oblige à questionner la spécificité de chaque code et, a fortiori, celle du théâtre : ancrage dans l'ici et maintenant de la représentation, rapport direct au spectateur, complémentarité de plusieurs systèmes

de signification (jeu des acteurs, scénographie, lumières, musique, vidéo etc.). Un des enjeux du théâtre contemporain tel qu'il s'élabore depuis un siècle réside dans l'affranchissement progressif de la fable, de ce qui est raconté au profit de la manière de prendre en charge une parole, cela dans le rapport direct au spectateur (1). Passer d'une bande dessinée à une scène de théâtre implique de réfléchir au rapport entre le texte et l'image dans la BD et donc entre le texte et les autres modes d'expression sur la scène. Quels éléments scéniques vont signifier le dessin : le jeu, le décor, la lumière, la vidéo, etc ? Que manque-t-il à la compréhension une fois le dessin supprimé ? Comment transposer un médium si souple qu'est la BD (où l'on peut passer d'un lieu et d'un temps à l'autre très facilement) au théâtre qui suppose une matérialité plus grande ? Comment chercher la même intimité que procure la lecture alors que la réception du théâtre est collective ?

Quartier lointain

En quelques années, Jirô Taniguchi est devenu l'ambassadeur de la bande dessinée japonaise en Europe, séduisant un large public par ses descriptions minutieuses des petits riens du quotidien ou par ses histoires aux thèmes universels. Il développe un dessin très épuré, au trait gracieux, d'une finesse extrême.

Quartier lointain, auréolé du Prix du scénario au Festival d'Angoulême en 2003, est l'histoire d'un homme mûr qui, de retour d'un voyage d'affaires, fait un détour par sa ville natale pour se rendre sur la tombe de sa mère. Il est alors projeté dans le passé, où il revit plusieurs mois de son enfance, tout en gardant son tempérament et son expérience d'adulte. Pour la première fois, il voit ses parents avec le regard de quelqu'un à même de comprendre.

Plongé dans le plaisir de regoûter son enfance au quotidien, le narrateur se souvient subitement que son père quittera le foyer familial quelques mois plus tard et décide, fort de sa conscience d'adulte, de l'en empêcher. Il échouera, mais son action le conduit à déceler les raisons secrètes de son père, son expérience passée, ses amours, ses désirs inassouvis. Par la mémoire qui ressurgit (en revivant concrètement ses 14 ans), il comprend ce qui s'est passé en lui, dans sa famille, chez son père. Le récit apparaît comme une véritable anamnèse, le retour à la mémoire d'un inconscient refoulé et la prise de conscience de sa propre réalité, c'est-à-dire le fait qu'il reproduit l'attitude de

son père.

« Brusquement, m'est apparue l'image de ma propre famille. Aujourd'hui ne suis-je pas pareil à ce père qui s'enfuit ? Ne suis-je pas moi aussi en train d'oublier pour toujours ma vraie famille ? » (*Quartier lointain*, p. 155 t. I)

Infléchir le passé semble improbable ; réparer les failles de sa famille l'est tout autant ; une chose est cependant possible : comprendre ses blessures, les dépasser, les soigner ; se réconcilier.

Au-delà de ce message d'espoir, *Quartier lointain* soulève des questions fondamentales : Peut-on contraindre, même une personne proche, d'aller à l'encontre de sa liberté ? Peut-on quitter une famille aimée pour assouvir ses désirs personnels ? Quelle est la part réelle de choix dans sa vie ? Peut-on vivre avec le sentiment de passer à-côté de son existence ? Que connaissons-nous de nos parents, les rencontrons-nous un jour ? De quoi héritons-nous ? Quel est notre rapport intime au temps qui passe, à l'enfance ? Qu'est-ce que la nostalgie ? Et si nous pouvions recommencer notre vie en l'anticipant, n'y aurait-il pas à cela quelque chose d'étrange ? Quelle est la part du hasard, des incertitudes, dans la construction de notre personnalité ?

L'oeuvre de Jirô Taniguchi possède également une qualité qui retient notre attention. Même si l'histoire est particulièrement bien ficelée, elle est fondamentalement antidramatique, au sens où elle raconte une existence singulière d'un homme dans une économie de moyens, sans que les ressorts dramatiques ne soient soulignés. La force de Taniguchi est de raconter des drames intérieurs avec délicatesse et sans emphase. Dans *Quartier lointain*, il ne se passe rien, si ce n'est le récit d'une transformation et d'une réconciliation intérieure. Le plus important dans l'histoire n'est pas, paradoxalement, le récit de son passé, mais sa prise de conscience à 48 ans, dédoublée entre le souvenir et le présent. A la lecture des ouvrages de Jirô Taniguchi, le lecteur est emmené au coeur d'un monde de sensations, où il y a place pour l'introspection, la projection, l'imaginaire, la mélancolie et les larmes. Avec simplicité et humanité, nous parlerons de la lente dérive des sentiments et des petits événements qui modifient imperceptiblement ce que nous sommes.

Le chapitrage de la bande dessinée (éd. Casterman, 2003) ne correspond pas forcément à la structure de l'histoire. *Quartier lointain* a d'abord été publié en feuilleton, ce qui implique un découpage équilibré entre chaque chapitre (les mangas sont très lus dans les transports publics au Japon et donc un chapitre correspond souvent à une station de métro ou de train).

Deux parties principales structurent l'histoire :

Partie 1 : Hiroshi se retrouve malgré lui dans un autre temps (chap. 1-6, t. I)

- . I. Introduction en 1998 et transformation d'Hiroshi
- . II. Retrouve la vie d'un ado de 14 ans, prend conscience de sa transformation
- . III. Se rappelle le départ de son père (le « noeud »)

Partie 2 : Hiroshi décide d'agir : il observe son père, comprend les motifs de son départ (notamment par la scène du récit de la grand-mère et la rencontre d'Hiroshi avec Tamiko) et essaye d'agir en retenant son père.

- . I. Tente de retenir son père.
- . II. Départ du père (l'action n'a pas réussi)
- . III. Retour en 1998

Le récit fonctionne sur la base d'un enchâssement temporel. Le temps enchâssant est celui où l'histoire est racontée, soit dans l'ici et le maintenant de la représentation, au Théâtre du Loup en février 2009. Le second temps est celui où se déroule l'histoire, soit le 9 avril 1998, pendant environ une après-midi. Le protagoniste Hiroshi a à cette époque 48 ans. Finalement, le troisième temps se déroule en 1963, lorsque Hiroshi revit l'époque de ses 14 ans. Il restera quelques mois dans sa famille d'enfance, pour retrouver à la fin sa vie d'adulte.

A cela s'ajoutent : - Analepses : la mémoire familiale ou personnelle (cérémonie funéraire de son ami ou de sa mère, récit de la grand-mère au moment de la guerre, etc.) - Prolepses : Anticipations puisqu'il connaît le futur = un des leviers du texte, qui permet le déclenchement de l'histoire lorsque Hiroshi anticipe le départ de son père : cela est en fait une analepse pour Hiroshi à 48 ans et une prolepse pour celui de 14 ans.

Le relief du récit est dû à l'alternance entre les scènes du quotidien et le récit de ses

pensées sous la forme d'un monologue intérieur (par une adresse au lecteur directe et intimiste) : La tension entre ce point de vue intérieur et les faits qui se jouent constitue la base du récit. D'une façon générale, plutôt que les différentes époques c'est plus la relation entre elles qui est importante. Une mise à distance et un décalage s'opèrent par le fait que tout est vu par son filtre d'homme de 48 ans. Lorsqu'il « vit » ses 14 ans, il garde toujours une conscience de 48 ans et toujours un regard intérieur d'une autre nature sur ce qu'il vit (ou « revit »). Il n'y a donc pas de nécessité de créer un « réalisme » mais la possibilité d'affirmer la fiction : tout est de l'ordre de la perspective d'un personnage. Nous observons un homme qui observe sa vie, sa jeunesse, son monde.

De la BD à la scène

Chaque bande dessinée génère, par la proportion entre image et texte, un traitement mystérieux du temps et de l'espace. Les différentes strates temporelles, les nombreux lieux, les personnages ne seront pas traités de façon réaliste ; il est malaisé sur une scène théâtrale de vouloir retranscrire fidèlement les atmosphères et les figures du livre. Il ne s'agit donc pas de transposer fidèlement le réalisme et les dessins de la BD, mais de s'en inspirer afin de trouver la forme qui convient le mieux au théâtre pour raconter cette histoire.

Pour cela, l'illusion de la fiction est déjouée et le cadre de la représentation souligné :

Un groupe d'acteurs vient raconter une histoire, celle d'un homme de 48 ans qui est projeté dans son passé. Au fil des scènes, ils changent à vue de personnages, dans des registres de jeu différents, entre émotion brute et, au contraire, mise à distance (celle du regard d'Hiroshi sur son passé). L'histoire est racontée par tous les comédiens, qui prennent plusieurs rôles. La voix d'Hiroshi est prise en charge par plusieurs personnes. Les lieux, les époques, les actions multiples, les sentiments, les sensations sont ainsi évoqués collectivement. La souplesse de la bande dessinée (qui peut sauter en une seule case d'une époque, d'un lieu ou d'une action à l'autre) est ainsi approchée par un traitement fluide et inventif. Le simple regard d'un comédien peut suffire à faire émerger une scène qui se passe dans un autre temps. Ainsi, la simultanéité de la BD peut être retranscrite sur scène. L'adaptation textuelle s'est faite selon plusieurs critères. Vu la multiplicité des lieux, des personnages et des situations que permet la bande

dessinée, un recentrement sur la structure de l'histoire s'imposait pour la transposition scénique. Cela nous permet de privilégier une simplicité de moyens, un dépouillement, que nous recherchons. Nous tendons à être moins réalistes que la BD, en jouant notamment sur des moments d'ellipses. Les moments de monologue intérieur tendent également à être répétitifs dans le livre, pour accompagner le dessin qui peut se déployer sur plusieurs cases, voire plusieurs pages. Pour rendre le récit plus incisif au théâtre, nous avons préféré être plus rapides et parfois plus allusifs. Le jeu des comédiens peut, en effet, prendre en charge beaucoup d'informations données par le texte dans la BD. Le présent comme temps de narration a également été adopté, alors que le passé est utilisé dans le livre. Cela ancre plus concrètement le récit dans le temps de la représentation théâtrale.

Beaucoup d'informations sont données par le texte, notamment par le monologue intérieur du personnage. Par contre, le dessin joue un rôle de premier ordre dans le rythme (moments d'arrêt, de contemplation) et dans le point de vue adopté vis-à-vis de la scène (important car toute l'histoire de 1963 est perçue selon le point de vue d'Hiroshi à 48 ans). Les informations transmises par le texte sont prises en charge de façon complémentaire par les différents médiums de la scène. Par exemple, les décors, les ambiances sont recréés par la scénographie, la lumière, la musique, la vidéo, ou les mots qui placent le décor. Les émotions sont rendues par le jeu des comédiens, mais peuvent aussi être créées par la musique et la vidéo. Le rythme de la narration est donné par le jeu avec des arrêts, des silences, un étirement de la scène ou au contraire une accélération.

(1) A ce propos, voir Hans-Thies Lehmann, Le Théâtre postdramatique, Paris, L'Arche, 2002.

Taniguchi, l'oeuvre-monde

par Eva Cousido

Récompensé plusieurs fois au prestigieux festival de BD d'Angoulême, Jirô Taniguchi est l'un des mangakas les plus célèbres en Europe. Eclairage sur un humaniste inspiré.

Tottori, 1947 : dans cette région du Sud-ouest du Japon, entre la mer et les dunes de sable à perte de vue, naît Jirô Taniguchi qui bientôt distillera son talent et sa douce mélancolie dans l'univers de la bande dessinée. Auteur prodige et prolifique, il se lance dans la BD dès 1970 et signe son premier album solo en 1991. Lauréat de prix d'excellence au Japon, c'est surtout l'Europe qui célèbrera son art : le festival d'Angoulême attribue le prix du meilleur dessin à *Sommets des dieux* et du meilleur scénario à *Quartier lointain*. Le dessin de Taniguchi se distancie du manga traditionnel, au trait rond et naïf, pour affirmer un style proche de la ligne claire occidentale des années 1960. Pas étonnant alors que les grandes maisons européennes le repèrent. Casterman publie la majorité de ses ouvrages. Les éditions Dargaud et Kana s'intéressent aussi à cet infatigable travailleur. C'est d'ailleurs chez Kana qu'est paru le remarquable *Icare*, récit de science-fiction cosigné avec un autre maître de la BD : le Français Moebius. Taniguchi découvre l'univers des bulles à 25 ans, par les comics américains, seules BD étrangères disponibles à l'époque. La BD franco-belge vient ensuite. Mais surtout, c'est le réalisateur nippon Ozu qui nourrit son inspiration encore et toujours. De ce génie du cinéma, il retient l'universalité des histoires et la simplicité efficace avec laquelle il les raconte. L'oeuvre de Taniguchi peut sembler éclectique au premier abord. Il aborde la SF, maîtrise le fantastique (*Le Chien Blanco*, *La Montagne magique*, *Un Ciel radieux*), confronte ses personnages à la force impériale de la nature (*L'Homme de la toundra* - inspiré de Jack London-, *Le Sommet des dieux*), narre le quotidien et ses infimes détails (*L'Orme du Caucase*, *Le Promeneur*, *Quartier lointain*). Pourtant, c'est toujours une même délicatesse, un raffinement et un humanisme pudique qui traversent ses albums. Un rythme souvent lent, un esprit contemplatif et serein nimbent son travail où la frontière entre fantastique et réalisme s'estompe parfois subtilement. Taniguchi excelle à traduire le silence et l'intime. Les thèmes de la mémoire, de la famille, de l'importance à exprimer l'amour que l'on porte à ses proches sont récurrents. Il sait comme peu d'autres transfigurer les micro-événements de la vie en narrations saisissantes. Chaque album est un voyage, un moment d'apaisement et de réconciliation d'une rareté précieuse. A découvrir sans retenue.

Eloge de la marche

entretien avec Jirô Taniguchi - par Jean-Philippe Toussaint

JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT : Y a-t-il une véritable philosophie de la promenade chez vous ? Un éloge conscient de la marche ?

JIRÔ TANIGUCHI: Je n'ai pas de philosophie particulière de la marche. J'ai le sentiment que, parmi les actions quotidiennes des êtres humains, la marche est la plus naturelle. Et c'est aussi, je pense, une activité particulièrement importante, surtout quand elle n'a pas d'objectif précis. La promenade me semble devoir être une liberté. Ni objectif, ni limite de temps ne doivent l'entraver. J'ai l'impression que la course par exemple, ou le déplacement avec un appareil de locomotion, sont motivés par un but: pour faire quelque chose ou aller quelque part. Quand on marche, on est libre de son allure, de sa foulée. Je pense que, en raison de sa vitesse, la marche correspond au déplacement le plus naturel pour l'être humain. Mais la marche nécessite un état de disponibilité. Et puis il est également important de s'arrêter de temps en temps. En marchant lentement on peut découvrir des choses qui nous échappaient jusque-là. (...)

J-PT. Contrairement aux *Rêveries du promeneur solitaire* de Rousseau, où le promeneur reste enfermé sur lui-même et quasiment hermétique au monde extérieur, la promenade est chez vous une ouverture, un mode d'appréhension du monde.

JT. Presque tous les jours, je vais de chez moi à mon atelier. Je prends d'abord le train et puis je descends en cours de route pour finir le trajet à pied. Il m'arrive de ne pas aller directement à mon atelier et de faire des détours. C'est sans doute le moment de la journée où je suis le plus détendu. Marcher pendant ces sortes d'interstices dans mon emploi du temps me libère mentalement. Ce sont les seuls instants pendant lesquels je peux oublier mon travail ou mes soucis. C'est très inhabituel une bande dessinée non narrative, sans histoire et sans grands effets (pas de méchants, pas de complots, pas de trésors, pas de bagarres, pas d'armes à feu). On est souvent aux frontières de la bande dessinée et de la poésie. Je travaille de deux façons différentes. Dans certains cas, je dessine à partir d'un scénario. Là, il peut m'arriver de décrire des scènes d'action, des armes à feu ou des méchants! Dans d'autres cas, ce sont des histoires originales que je dessine. Je dois sans doute manquer d'imagination pour inventer moi-

même de vrais méchants et les éditeurs me font souvent remarquer que même mes personnages de méchants sont plutôt faibles! Peut-être, mais j'ai aussi envie qu'ils sachent qu'on peut créer des mangas sans nécessairement mettre en scène des méchants ou faire se battre des ennemis. Si j'ai envie de raconter des histoires à partir de petits riens de la vie quotidienne, c'est parce que j'attache de l'importance à l'expression des balancements, des incertitudes que les gens vivent au quotidien, de leurs sentiments profonds dans les relations avec les autres.

J-PT. Cette attention aux petites choses, aux menues beautés du quotidien, souvent nappée de nostalgie ou de mélancolie, me semble caractéristique de votre manière de voir le monde. Y a-t-il là quelque chose de spécifiquement asiatique?

JT. Je pense que les hommes et les animaux sont essentiellement des êtres tranquilles pour lesquels une certaine réserve, une certaine discrétion, sont des moyens de survivre. Dans la vie quotidienne, on ne voit pas souvent des gens hurler ou pleurer en se roulant par terre. Si mes mangas ont quelque chose d'asiatique, c'est peut-être parce que je m'attache à rendre au plus près la réalité quotidienne des sentiments des personnages. Si on y pénètre en profondeur, une histoire peut apparaître même dans les plus petits et les plus banals événements du quotidien. C'est à partir de ces moments infimes que je crée mes mangas.

J-PT. Pensez-vous qu'il y a une sorte de destinée derrière les choix que nous faisons dans la vie ? On se pose souvent la question : si j'avais fait ceci plutôt que cela, que se serait-il passé ? Ce genre de questionnement est-il réservé à vos personnages dans les mangas, ou bien avez-vous aussi des doutes, des regrets par rapport à certaines de vos décisions ?

JT. Je n'ai jamais pensé que ma vie était le résultat d'une destinée, mais je crois que ce qui se passe dans le monde en général n'est pas dû au hasard.

J-PT. Est-ce que l'on doit appeler cela le destin?

JT. Peut-être. À tout instant, nous avons un nombre infini de choix à faire. Questions et

Réponses traduites par Corinne Quentin à Tokyo en juin 2008

Dorian Rossel ou l'art de déjouer l'illusion théâtrale

par Carine Corajoud - dramaturge

Très tôt intéressé par la place de l'acteur dans le processus de création, Dorian Rossel est un directeur d'acteur d'une finesse exigeante qui développe un langage minimaliste et singulier. Parcours.

Dorian Rossel se confronte très jeune aux arts scéniques et cinématographiques, comme spectateur d'abord, puis comme acteur. A 13 ans déjà, il réalise des courts-métrages et interprète *Quand j'avais cinq ans, je m'ai tué* d'Howard Buten, au Théâtre de Vidy, mis en scène par Gérard Demierre. Après sa formation à l'école Serge Martin à Genève, il travaille en Suisse romande et en Normandie. A deux danseuses et deux comédiens, ils fondent le collectif *Demain on change de nom*, cherchant un langage commun au-delà de leurs disciplines. Ils le trouvent dans une forme proche de la performance et dans des créations « hors les murs » : arrière-cour, corridor, usine désaffectée, vestiaire deviennent les lieux de séquences scéniques audacieuses. Le regard du spectateur est projeté vers des horizons nouveaux, hors de la « boîte noire » des théâtres. L'espace urbain devient alors un acteur en soi.

Dès 2003, Dorian suit un chemin plus personnel, tout en restant attaché au dialogue constant avec ses collaborateurs. Les premières créations de sa compagnie STT ne s'échafaudent pas à partir de textes littéraires, mais dans une interaction entre les propositions trouvées en répétition et les enjeux dramaturgiques. Ce caractère empirique du travail lui a permis d'élaborer au fil du temps un langage scénique propre. Habité par des références incontournables, à commencer par Régy et Brook, il se réfère également à des artistes plus contemporains comme Jérôme Bel, Pierre Meunier, Le Radeau, ou plus récemment Philippe Quesne. Ces derniers soulèvent la question même de la représentation théâtrale et provoquent un décroisement entre les arts. Dans un jeu minimaliste et non spectaculaire, Dorian s'amuse, par des décalages, à déjouer l'illusion théâtrale. Il cherche à affirmer la spécificité actuelle des arts vivants, celle d'offrir une expérience *directe* avec le spectateur, non virtuelle et non médiatisée, si ce n'est par la force d'imagination des artistes et du public. Il interpelle le public avec délicatesse, en lui soumettant des formes scéniques originales, qui l'obligent à questionner son regard et ouvrent sur une pluralité du sens.

Désormais, Dorian s'attaque à des oeuvres, mais qu'il ne puise pas dans le domaine théâtral : roman (*Panoramique intime* de Stéphanie Katz), cinéma (*Je me mets au milieu mais laissez-moi dormir* d'après *La maman et la putain* de Jean Eustache), enfin bande dessinée (*Quartier lointain* de Taniguchi). Cela lui permet d'affiner son questionnement sur le langage scénique, par la transposition d'un code expressif à un autre. Une aventure théâtrale qui tente de capter la force de chaque art.

QUELQUES BANDES DESSINEES ET MANGAS POUR PROLONGER LA LECTURE ET LE SPECTACLE QUARTIER LOINTAIN

Bibliographie et commentaires effectués par **Emmanuelle Ramos** (que nous remercions chaleureusement !), professeur de Sciences physiques au lycée Jean Giraudoux de Châteauroux.

N.B. : les ouvrages sont pour les niveaux collège et lycée, sauf indications contraires.

Regard sur son enfance

- **Persépolis**, Marjane Satrapi (BD + dessin animé). Enfance en Iran dans les années 70
- **Quéquette blues, la piscine de Micheville, les années Spontmile**, (BD) Baru ; enfance et adolescence d'un fils ouvrier dans une cité du Nord, au cours des années 50, 60. Très réaliste, par conséquent quelques scènes assez crues.
- **Tante Hériette**, Isabelle Dethan (BD). Description d'une vieille tante acariâtre et grippe-sous. Conflits, non-dits...

Le Japon vu par un européen

Love Hôtel, Tokyo est mon jardin, Boilet. Deux BD autobiographiques, en partie romancées. Dans le premier tome, l'auteur découvre le Japon, les difficultés et le bonheur d'y vivre ; dans le deuxième, il y vit d'expédients, tombe amoureux et fait découvrir le Japon à un autre Français. Attention : les rapports sexuels y sont dessinés de façon très explicite.

Voyage dans le temps

- **Le maître des montagnes**, (BD) série : Thorgal. Grâce à une bague, les protagonistes modifient tour à tour le passé pour finalement revenir à la situation initiale. Epoque : haut Moyen-Age dans les terres scandinaves.
- **Time is money**, Alexis et Fred BD (niveau lycée). Dans les années 70, les antiheroes cherchent à faire de l'argent dans une machine à voyager dans le temps. Humour assez proche des Monty Python.

Egalement : un film (*Retour vers le futur*), un dessin animé (*La Traversée du temps* : l'héroïne prend accidentellement possession d'un objet qui lui permet de modifier ce qui vient de se passer mais elle ne sait pas que le nombre de voyages est limité. Très fleur bleue, sur fond d'amour entre adolescents. Au Japon.

Les autres œuvres de Taniguchi

Son œuvre ne ressemble pas au manga traditionnel. Certes il travaille en atelier (les assistants dessinent les paysages, les personnages secondaires, chacun étant spécialisé) mais les émotions y sont moins caricaturées, les lignes directionnelles pour souligner les mouvements y sont peu présentes. Son public n'est pas ciblé.

Dans chaque manga, le personnage est confronté à lui-même, soit dans des histoires à la Jack London, soit dans une lutte autour de son image sociale et ses désirs profonds.

- **Le gourmet, Le promeneur solitaire** sont dans la même veine que **Quartier lointain**

- **Au temps de Botchan**, 5 tomes (niveau lycée) : très à part, la série part de la biographie de Soseki (romancier qui décrit dans tous ses romans les difficultés de trouver sa place dans un Japon en pleine mutation.). Passionnant car il décrit le passage de l'ère des Samouraï à l'ère moderne, industrielle. Pourquoi pas à étudier avec un enseignant d'Histoire-géographie en parallèle à l'étude de la Révolution Industrielle en Europe.

Quelques mangas intéressants pour un public adolescent :

- **Pluto**, Urasawa, 8 tomes. D'après une histoire d'Astro Boy de Tezuka (père du manga). Société mixte robots / humains avec des problèmes de racisme envers les robots. Une guerre a eu lieu des années auparavant. Fil conducteur : un robot peut-il devenir humain ? Réflexion riche sur l'altérité.
- **Death Note**, 12 tomes. Un lycéen trouve le cahier d'un dieu de la mort : s'il écrit un nom, la personne meurt. Il veut l'utiliser pour rendre le monde meilleur, plus moral. Mais lui en contrepartie, que devient-il ? Lutte entre deux intelligences : lui et l'enquêteur.
- **Dossier A**, 8 tomes. Le héros, japonais atypique, est antiquaire et recherche l'origine de l'Atlantide. Au cours de ses voyages ou de son travail, il rencontre des gens et les aide à réfléchir sur leur passé / avenir.

Revue de presse

Le Monde.fr

Où l'on retrouve la ligne claire de "Quartier lointain"

| 29.09.11 | 15h38

Brigitte Salino

Adapter un manga au théâtre, et pas n'importe lequel : *Quartier lointain*, de Jirô Taniguchi, c'était un pari sacrément périlleux. Il est réussi. Le spectacle, créé en Suisse par le metteur en scène Dorian Rossel, est à l'affiche du Monfort, à Paris. Il va se jouer un mois avant de partir en tournée, et, à en mesurer l'accueil qu'il a reçu le soir de la première, on peut gager qu'il fera le plein de spectateurs de tous âges, comme il y a des lecteurs de *Quartier lointain* de tous âges. Tant mieux !

Ce manga est un phénomène : depuis sa parution, chez Casterman, en 2002, plus de 300 000 exemplaires ont été écoulés. Et le flot ne tarit pas. Beaucoup d'amoureux de Taniguchi ne sont pas des amateurs de manga ni de bandes dessinées. Mais ils trouvent dans *Quartier lointain* une histoire et un dessin qui les transportent et leur ouvrent la porte d'entrée dans l'oeuvre du mangaka né en 1947, qui a commencé par retracer la conquête de l'Everest, dans *Les Dieux des cimes*, ou suivre les intellectuels et les écrivains de l'ère Meiji, dans le fantastique *Au temps de Botchan*, avant de se tourner vers des sujets de la vie quotidienne, sur laquelle il porte un regard à la Ozu, son réalisateur préféré.

Quartier lointain s'inscrit dans cette veine. Ce manga, adapté au cinéma par Sam Gabarski, en 2010, est un voyage dans le temps. Un jour de 1998, un homme de 48 ans, marié et père de famille, se retrouve, sans savoir pourquoi ni comment, dans un train qui le mène vers son enfance. Il revit ses jeunes années, marquées par le départ de son père, qui un jour a pris un train, lui aussi, sans rien dire, ni jamais revenir. Aurait-il pu l'empêcher de le faire, et changer ainsi le cours de sa vie ? *Quartier lointain* se pose la question, et bien d'autres encore, en suivant un chemin qui mène à une réconciliation intime.

C'est précisément cela que sait rendre Dorian Rossel. Ce metteur en scène de 36 ans possède une qualité qui peut vite devenir un défaut : la naïveté. Chez lui, elle n'est qu'émotion et bienveillance, comme dans le manga, dont

on retrouve l'esprit sur le plateau, où sept comédiens se partagent les rôles. Ils reproduisent, dans leurs mouvements et dans leurs gestes, la "ligne claire" du dessin chère à Jirô Taniguchi, et qui est aussi présente dans la simplicité du décor. Ainsi, libre de toute intrusion intempestive, le spectateur peut se laisser aller, revivre à sa façon le manga. Quand, à la fin, vient le temps de la confession du héros, on sent chacun respirer. Le silence autour des mots est alors aussi beau que l'envol vers une re-naissance, celle-là même dont *Quartier lointain* nous parle.

Publié le 30/09/2011

"Quartier lointain": de l'intimité du manga au "vivre ensemble" du théâtre

"Etre aussi fin et délicat qu'un trait de crayon": avec cette ambition, le Franco-Suisse Dorian Rossel a adapté le célèbre manga du Japonais Jirô Taniguchi "Quartier lointain", dans une mise en scène stylisée, rythmée et ludique, au Théâtre Monfort jusqu'au 29 octobre.

"Nous avons voulu rendre compte de la complexité de l'histoire, de la richesse narrative de l'écriture du manga, et en même temps que ce soit aussi direct à recevoir que la bande dessinée", a expliqué à l'AFP le metteur en scène, né en 1975, habitué des adaptations de textes non théâtraux.

Avec sa compagnie suisse STT, Dorian Rossel a déjà transposé notamment au théâtre le livre "L'Usage du monde" de Nicolas Bouvier, le film "La maman et la putain" de Jean Eustache, ou la série documentaire de Jean-Xavier de Lestrade "Soupçons".

Là, "il ne s'agissait pas de faire un copié-collé de la BD, mais une oeuvre théâtrale", indique le metteur en scène. "C'est un travail d'invention d'un langage théâtral différent de celui de nos autres spectacles".

Il dit "avoir été touché par l'oeuvre extrêmement délicate de Taniguchi", l'un des auteurs japonais de BD les plus appréciés en Europe, avec une oeuvre à mi-chemin entre manga et bande dessinée franco-belge.

Empreint de nostalgie et de fantastique, "Quartier lointain", qui a obtenu le prix du scénario au festival d'Angoulême en 2003, a été aussi adapté au cinéma en 2010 par Sam Garbarski, qui a transposé l'histoire en France.

Ce roman graphique raconte l'histoire d'un homme de 48 ans replongé dans son adolescence. Après s'être trompé de train, Hiroshi Nakahara se retrouve dans la ville de son enfance, puis dans la peau de l'adolescent de 14 ans qu'il était. Il va revivre un moment clé de sa vie, et tenter de mieux le comprendre.

Euphorie de l'adolescence

Dans la mise en scène de Dorian Rossel, créée en 2009 en Suisse, l'histoire reste au

Japon, mais dans un pays stylisé, évoqué seulement par quelques objets comme un bol de riz, une coiffure ou une toile blanche qui se lève sur la scène.

"C'est l'une des richesses de l'oeuvre d'être au Japon", estime Dorian Rossel. "Il fallait que l'on évoque les aplats de couleur, les cadrages, le hors cadre, et que ça puisse donner un climat pas japonisant, mais relié au Japon".

Sur scène, six comédiens, qui jouent différents rôles, et deux musiciennes. Le héros est interprété par un comédien principal, mais aussi tour à tour par d'autres, voire parfois par un chœur. Pas d'adolescent en revanche pour jouer Hiroshi à 14 ans, car "c'était beaucoup moins riche que d'avoir un adulte qui recherche sa conscience d'enfant", juge Dorian Rossel. Le metteur en scène a dû condenser le manga, qui fait coexister plusieurs lieux et époques. Le spectacle est aussi ludique, avec la volonté de retranscrire "l'euphorie de l'adolescence nostalgique", explique Dorian Rossel.

Le tout est rythmé notamment par la musique. "Il fallait à la fois traduire le côté ludique et avoir des moments de suspension", souligne le metteur en scène.

Pour lui, il s'agissait de "faire exister du vide" pour laisser le spectateur imaginer, tout en composant avec le caractère "concret" du théâtre.

"Quand on lit une BD, on est dans un rapport d'intimité et on la lit seul, à son rythme. Au théâtre, on a une durée commune et l'on vit ensemble, comédiens et spectateurs. Le théâtre pouvait apporter un travail sur le rythme et sur le temps".

Pistes pédagogiques.

Plusieurs entrées possibles :

1/ Par le genre :

- Quelles sont les spécificités de chaque genre ?
- Comment passer de la BD au théâtre ? Quels éléments scéniques vont venir signifier le dessin ? (voir en annexe des extraits de la BD et la transposition scénique qui en est faite)

2/Par la réécriture : prendre une planche écrite au passé et la faire réécrire au présent de narration (temps utilisé dans la pièce)

3/ Par des thématiques :

- passer à côté de sa vie
- la mémoire
- réécrire sa vie
- réflexion sur la marche (réelle et symbolique)

4 / Par de l'analyse d'images (voir les sujets proposés avec les photographies du spectacle et la fiche méthode sur la lecture de l'image).

LECTURE DE L'IMAGE FIXE

La peinture, le dessin, la photographie

LIRE UNE IMAGE

1. On observe sa composition

- Le **cadrage**, c'est-à-dire la délimitation de l'espace :
 - un plan d'ensemble (un paysage, un large décor)
 - un plan rapproché (qui concentre l'attention du spectateur sur la situation d'un personnage dans le décor, sur une action particulière)
 - un gros plan (un visage, le détail d'un ensemble)
- Les **lignes de construction** (horizontales, verticales, diagonales) qui permettent au spectateur d'orienter son regard, de diriger sa lecture.
- Le **point de vue** adopté, c'est-à-dire la position de l'observateur :
 - en plongée = point de vue souvent utilisé pour rendre minime, négligeable, vulnérable, ce qui est observé ;
 - en contre-plongée
- Le **nombre, la position des éléments** dans les plans de l'image.

2. Les autres éléments à observer :

- **L'expression**
- **Le graphisme** (contour des formes fin ou épais, marqué ou flou ...)
- **Les couleurs** (chaudes, froides, nuancées, contrastées, symboliques ...)
- **La lumière**
- **Le genre** (représentation historique, paysage, nature morte, portrait, collage, photomontage ...)

3. La description plan à plan.:

L'image doit faire l'objet d'une description méthodique avec un vocabulaire précis. La description plan à plan peut être conseillée : l'image est découpée en trois plans qui sont décrits successivement en partant du premier plan et en remontant vers le troisième plan.

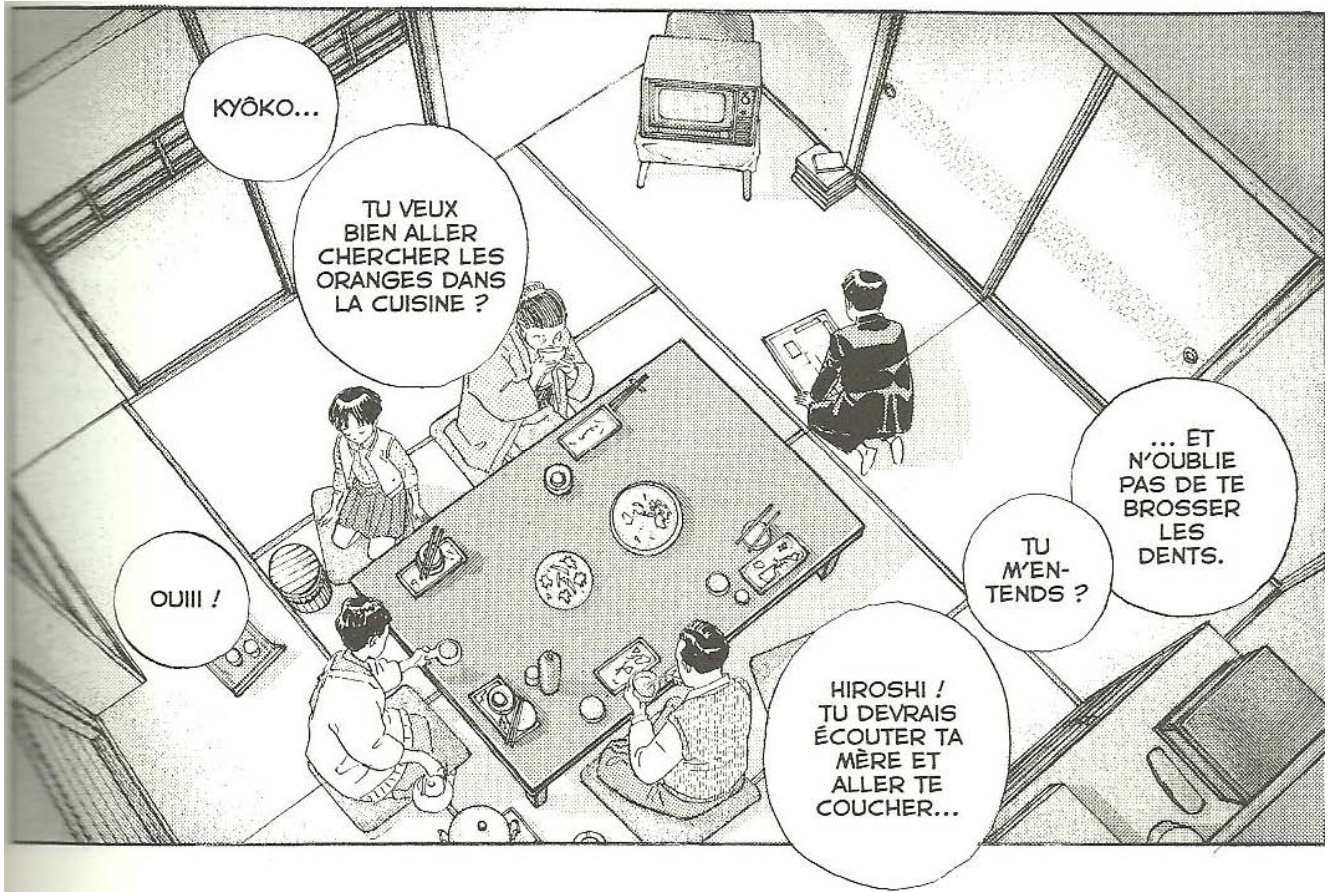
Troisième plan ou dernier plan
Second plan
Premier plan

INTERPRETER UNE IMAGE

- Quel est son **rapport au réel** ? Le représente-t-elle avec authenticité, le transforme-t-elle, l'idéalise-t-elle ?
- Quelle est sa **visée** ? (narrative, argumentative, informative ?)
- Est-ce une **image attendue** (un cliché) ou une **image déroutante** ?
- Offre-t-elle une interprétation unique ?

Exercice 1.





Sujets possibles d'écriture et de réflexion :

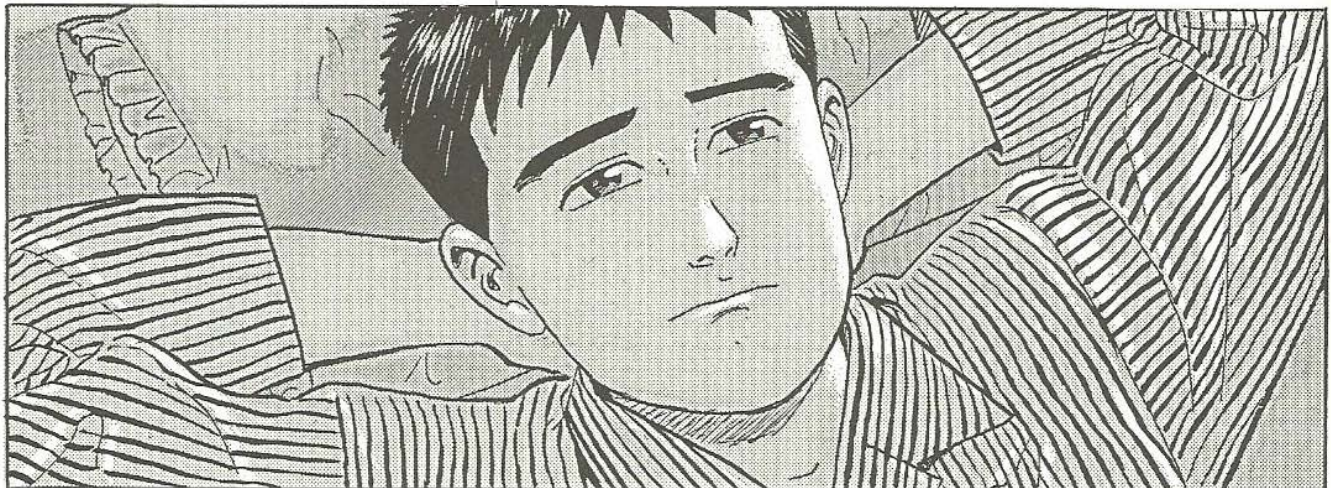
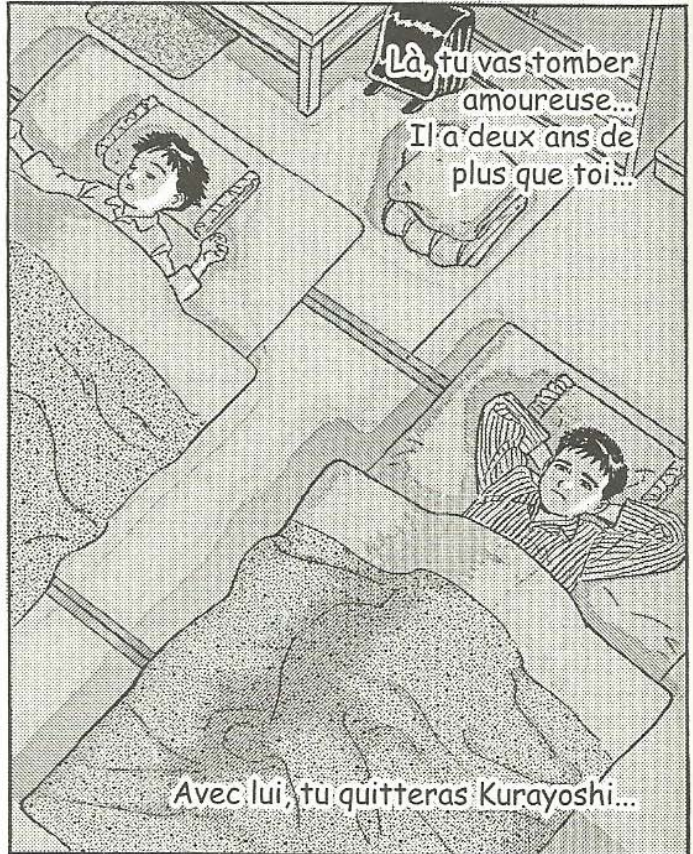
1/ Que peuvent se dire les personnages ?

2/ Analysez le jeu des couleurs, les costumes, les objets, l'espace scénique : que vous inspire cette photographie ?

3/ Improvisation théâtrale : se mettre dans la position de ces personnages ... action !

Exercice 2.







Travailler sur la notion de perspective : comment transposer sur la scène une planche où le personnage est allongé, afin qu'il soit visible par tous les spectateurs ?